

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 51 (1906)
Heft: 12

Artikel: Les manœuvres du IV^e corps d'armée
Autor: Langlois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

II^e Année

N^o 12

Décembre 1906

LES

Manœuvres du IV^e corps d'armée

(Carte au 1 : 10 000, livraison d'août.)

C'est à un officier étranger que nous empruntons, cette année-ci, le compte-rendu de nos grandes manœuvres. Le général Langlois, ancien membre du conseil supérieur de la guerre, en France, a publié sous le titre : *Dix jours à l'armée suisse*, une série de dix articles dans *La France militaire* (N^os 6859 à 6868, du 8 au 18 novembre 1906). Le directeur de ce journal, M. Charles Lavauzelle, éditeur, a bien voulu nous autoriser à reproduire *in extenso* ceux de ces articles qui traitent des manœuvres du IV^e corps d'armée¹. Nous l'en remercions. Nos lecteurs auront plaisir à lire le récit du général Langlois, et les officiers suisses ne manqueront pas de noter pour leur profit et leur instruction les remarques critiques d'un observateur aussi sagace et aussi compétent.

I. Manœuvres de division.

Le général Langlois indique les effectifs en présence, puis résume comme suit l'hypothèse générale et les thèmes particuliers :

Hypothèse générale. Contrairement à nos habitudes françaises, les troupes qui prennent part à la manœuvre ne sont pas isolées ; elles sont supposées, dans chaque parti, entrer dans la composition d'une armée, ce qui limite de la façon la plus heureuse les combinaisons stratégiques au profit de la tactique.

Une même hypothèse générale servira pour les trois journées de manœuvres de division et sera poursuivie plus tard pour les manœuvres du corps d'armée.

Une armée rouge, ayant pour but Zurich, a traversé le Rhin entre le lac de Constance et l'Ill et le centre de ses avant-postes a atteint le 4 septembre la ligne Saint-Gall-Appenzel. La VIII^e division, formant l'aile gauche de l'armée rouge, est concentrée autour de Buchs le 5.

¹ Les articles de *la France militaire* que nous ne reproduisons pas sont consacrés à un résumé de l'organisation militaire suisse, avec les principales modifications projetées, et à la visite faite par l'auteur à l'école de Wallenstadt et à une école de recrues du génie à Brugg.

Une armée bleue se réunit derrière la Töss, entre Zurich, Wintherthur et Bulach ; le centre de ses avant-postes occupe, le 4, la ligne Bauma-Wintherthur. La IV^e division, formant l'aile droite de l'armée bleue, est concentrée le 5 au sud du lac de Zurich.

Les deux divisions sont séparées par une distance de 50 kilomètres à vol d'oiseau.

Thèmes particuliers. — Parti rouge. — L'armée doit s'avancer le 5 jusqu'à Saint-Gall-Appenzell, atteindre la Thur le 6 et passer le 7 cette rivière, sa gauche vers Bütschwil. La VIII^e division s'avancera par le Toggenburg pour soutenir la marche de l'armée en attaquant l'aile droite de l'ennemi.

Parti bleu. — L'armée se prépare à marcher sur la Thur afin de la passer le 7, l'aile droite dans la direction de Bütschwil. La IV^e division marchera par le Ricken sur le Toggenburg afin de faciliter à l'armée le passage de la rivière en attaquant l'aile gauche ennemie.

La marche des gros des deux divisions opposées commencera le 6 au matin.

JOURNÉE DU 5 SEPTEMBRE.

Nous arrivons à Wil vers 5 heures du soir. Un bataillon qui fait des manœuvres particulières et entrera plus tard dans la composition des troupes de manœuvres, cantonne dans cette localité. Les hommes sont logés dans de grandes salles aménagées à cet effet; ils ont une paille de couchage abondante. Les locaux occupés sont d'une propreté remarquable. La tenue des hommes est d'une régularité parfaite; les troupiers ne portent pas la tenue de guerre, mais un pantalon et une vareuse d'instruction et le shako à double visière; ils ont tous la jugulaire sous le menton, cet instrument de supplice que nos soldats supportent si difficilement. La discipline est telle cependant que pendant tout mon séjour aux manœuvres, je n'ai vu aucun homme se soustraire au port de la jugulaire, même les isolés se promenant sans aucune surveillance en dehors des cantonnements. Cette correction dans la tenue est remarquable.

J'ai constaté, dans le cours des journées suivantes, que les unités attendent souvent très longtemps avant d'entrer dans leur cantonnement; elles le font, du reste, sans manifester aucune

impatience. Cette lenteur tient peut-être à ce que le personnel de campement n'est ni allégé du sac, ni monté à bicyclette comme dans quelques-uns de nos régiments d'infanterie ; elle tient aussi à la prescription suivante des règlements suisses : « Les officiers chargés de préparer les cantonnements ou les places de bivouac devront s'assurer de l'état des lieux mis à leur disposition, en présence des délégués de l'autorité communale, et de se faire donner décharge des défectuosités existantes. »

JOURNÉE DU 6 SEPTEMBRE.

Esquisse générale de la manœuvre.

Le 6, marche des deux divisions l'une contre l'autre. Dès le 5, la IV^e division a occupé le col de Ricken par sa cavalerie et ses mitrailleuses et a repoussé les tentatives de la cavalerie rouge qui a été rejetée dans la vallée de la Thur.

Le 6, la IV^e division s'avance par deux routes : la colonne de gauche de Pfäffikon sur le lac de Zurich, vers Ricken, la colonne de droite par une route plus au sud. Arrivée à Ricken, elle se couvre par des avant-postes dans la vallée de la Thur et fortifie les hauteurs qui commandent le col et la vallée. La VIII^e division, qui a une très forte étape et une seule route disponible, atteint seulement avec sa tête la vallée de la Thur.

Il ne se produit, dans cette journée, que quelques escarmouches de cavalerie ; le parti rouge, qui n'a pas de mitrailleuses à cheval, a fait transporter sur des voitures sa compagnie de mitrailleurs à pied. Des deux côtés, les deux cavaleries se servent uniquement de leur feu.

Relation personnelle.

Vers 4 heures du matin, le bataillon cantonné à Wil passe sous ma fenêtre au son de sa fanfare. Je compte 160 hommes par compagnie ; la colonne est en très bon ordre ; les files sont très serrées ; le pas est long et assez vite. Se soutiendrait-il ainsi pendant toute une étape ? C'est peu probable.

Nous nous dirigeons d'abord sur le col de Ricken, dans l'espérance d'y voir les cavaleries aux prises ; cette action préliminaire est terminée lorsque nous arrivons ; la cavalerie rouge a été refoulée dans la vallée de la Thur. Comme, dans cette journée, les deux infantries ne peuvent arriver au contact, tout

l'intérêt se trouve dans la marche et nous poursuivons à la rencontre de la colonne de gauche de la 4^e division que nous trouvons en mouvement, à 4 kilomètres environ de Ricken, trois quarts d'heure environ après une grand'halte qu'elle vient de faire. Je note les heures de passage des différents éléments.

Avant-garde: pointe de cavalerie, midi 29; une section pointe d'infanterie, midi 32; tête du gros d'avant (un bataillon), midi 36; 2 compagnies du génie, midi 43; 2 bataillons d'infanterie, midi 46 à midi 51 $\frac{1}{2}$.

Gros: un bataillon, midi 55; quatre batteries, 1 h. 02; deux bataillons, de 1 h. 08 à 1 h. 35.

Il y a eu halte horaire de 10 minutes, de 1 h. 20 à 1 h. 30.

Dans tous les bataillons, les distances entre les rangs sont serrées; il n'y a aucun allongement; c'est surtout frappant dans les bataillons de l'avant-garde; cependant la durée d'écoulement est assez considérable: 5 minutes et demie pour les 2 derniers bataillons de l'avant-garde, 17 minutes, déduction faite de la halte-horaire, pour les deux bataillons de queue; c'est que la marche, en définitive, est lente, 3700 mètres environ à l'heure, d'après les heures qui nous sont données pour le départ et l'arrivée. Il est vrai que la route monte tout le temps et que le col de Ricken se trouve à une altitude de 400 mètres supérieure à celle du lac de Zurich; de plus, il fait extrêmement chaud. Il paraît que le commandement tient énormément à ce que les colonnes ne présentent pas d'allongement; je n'en comprends pas bien l'utilité, car, en Suisse, la colonne de division sera probablement la plus normale et quelques minutes de retard dans l'arrivée de l'infanterie de la queue n'ont aucune importance, d'autant plus qu'aujourd'hui les préliminaires du combat sont extrêmement longs. J'estime que, même dans une colonne de corps d'armée, même avec notre allongement normal, l'infanterie de la queue de la colonne aura encore de longues heures de drogue avant d'être engagée. Les Suisses font peut-être de cette question une affaire de bonne discipline; pour moi, la discipline réside dans la stricte observation des ordres donnés et si les ordres avaient prescrit de prendre des distances entre les rangs et entre les unités, en vue de la chaleur, par exemple, comme c'était le cas le 6 septembre, la discipline doit être considérée comme rigoureuse si les distances prescrites sont observées.

Chaque homme prend de lui-même les dispositions qu'il juge

convenables contre la chaleur, vareuse déboutonnée, manches relevées, etc.; mais ces précautions ne sont pas l'objet d'une prescription du commandement, de sorte que les tenues sont très diverses.

La marche de l'infanterie est triste; dans une seule compagnie, le capitaine essaie de faire chanter, sans grand succès; pour faciliter la marche, dans quelques unités, on fait marquer la cadence avec les tambours. A la halte-horaire, les faisceaux sont formés sans beaucoup d'ordre.

Les batteries ont fait descendre les hommes montés, même les officiers. L'allongement, dans cette arme, est considérable: 6 minutes d'écoulement, soit 500 mètres de longueur pour 4 batteries comportant en tout 20 voitures, 25 mètres par voiture. Cela provient-il d'une prescription du commandement en raison de la montée ou d'une faute due probablement à la nature du personnel qui compose les batteries? Les hommes paraissent en effet très âgés. Les chevaux de louage de l'artillerie sont bons et tirent surtout très régulièrement; tous les traits sont uniformément tendus.

Ce que l'on doit remarquer, c'est la très faible distance entre l'avant-garde et le gros, trois minutes et demie. Une pareille avant-garde ne peut jouer évidemment aucun des rôles que nous assignons à cet élément; cet oubli de la notion de l'avant-garde, accusé en Allemagne et qui tend à s'introduire chez nous, constitue un danger, surtout dans un terrain qui se prête aussi bien aux surprises que celui où se font les manœuvres suisses; nous en verrons d'ailleurs les conséquences dans la journée du 10.

Le long de la route, les paysans, sans aucune sollicitation, apportent des baquets d'eau et de petit-lait, dans lesquels les hommes puisent en passant avec leur verre. Le goulot du bidon est, en effet, assez large et le verre à boire, qui remplace notre quart, coiffe le goulot à frottement. Cette disposition a l'avantage de supprimer le bruit que font nos quarts dans la marche. Partout où la route présente des bouches d'eau, les paysans l'ont fortement arrosée, sur une longueur de 12 kilomètres, nous dit-on.

Tous les cavaliers isolés que nous rencontrons, patrouilles, reconnaissances, etc., ont une allure franche, au trop ou au galop; les hommes sont sinon gracieusement, du moins solidement plantés sur leur selle, les genoux très descendus. Les

chevaux semblent francs, doux et très maniables ; ils sont très bien soignés. Les cavaliers conduisent généralement à deux mains et sur le filet. Avec le sabre à la main, conduiraient-ils aussi bien ? Je n'ai pu le vérifier.

JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE

Esquisse générale de la manœuvre.

Pour cette journée, un régiment de la IV^e division, stationné à Schännis, à l'extrême droite de cette division, passe à la VIII^e division dont la tâche se trouvera de la sorte facilitée ; autrement, vu son infériorité numérique, cette division eût été incapable d'enlever la forte position de Ricken.

Le col de Ricken se prolonge vers Wattwil par une vallée large de trois kilomètres environ, fortement dominée par deux longues croupes parallèles au thalweg et perpendiculaires à la Thur ; la croupe sud a un point culminant, le Hüttenbühl, qui domine tout le pays (1186 mètres d'altitude) ; ce point est fortement occupé et fortifié par la IV^e division ; deux routes parallèles partent de Ricken et aboutissent à la Thur ; elles sont à droite et à gauche du thalweg, à 400 mètres environ l'une de l'autre.

Pour l'attaque, le commandant de la VIII^e division forme cinq colonnes, non compris le détachement de Schännis.

1^{re} colonne, par Wattwil : le régiment de cavalerie ;

2^e colonne, par la route nord de la vallée de Ricken : un peloton de guides, 2 bataillons d'infanterie, 1 demi-compagnie de sapeurs ;

3^e colonne, par la route sud de la vallée de Ricken : un peloton de guides, 3 bataillons d'infanterie, 2 batteries d'artillerie, 1 demi-compagnie de sapeurs ;

4^e colonne, par le flanc nord du Hüttenbühl : 3 bataillons d'infanterie, 2 batteries d'artillerie, 1 demi-compagnie de sapeurs ;

5^e colonne, se reliant au détachement de Schännis, par Ebnat, sur le versant sud du Hüttenbühl : 4 compagnies d'infanterie, 1 compagnie de mitrailleurs à pied, 1 compagnie d'observateurs, 1 batterie de montagne, 1 demi-compagnie de sapeurs.

En fait, la possession du Hüttenbühl devant faire tomber le col de Ricken, presque toutes les forces de la VIII^e division furent attirées vers ce point d'appui. La manœuvre cessa avant

qu'il fût enlevé. Dans l'espèce, l'attaque en eût été extrêmement laborieuse et lente.

Après la manœuvre, ordre fut donné par le directeur à la IV^e division de se retirer, à la VIII^e de prendre possession du col de Ricken.

Cet ordre se justifie, non par la situation localisée aux deux divisions effectives, mais par cette hypothèse que l'armée rouge a refoulé l'armée bleue au delà de la Thur. On voit d'ici l'un des avantages de l'encadrement des unités de manœuvres dans un tout : il n'y a pas de vaincu, pas de blessures d'amour-propre, c'est la situation générale qui impose la retraite à la IV^e division.

Relation personnelle.

La VIII^e division doit attaquer la IV^e ; mais, comme elle a fait la veille une très longue marche, le mouvement offensif va se produire fort tard.

En arrivant à Ricken, nous voyons, près de l'église, une batterie en position de surveillance au défilé de l'homme à pied ; un soutien d'une section d'infanterie vient de lui être attribué. Après quelques mouvements indécis, commandés par un tout jeune lieutenant, la section est couchée à la droite de la batterie, dans une position assez bien choisie. Au moment même où j'exprimais au commandant Dollfus mon étonnement de ne pas voir l'officier faire surveiller les ravins profonds et boisés qu'il avait devant lui et sur sa droite, le jeune officier, après quelques instants de réflexion, y envoie trois hommes. Evidemment, il avait cherché dans sa mémoire ce qu'il devait faire, et il l'avait trouvé.

Pendant une longue attente, le chef de section a l'obligéance de nous laisser essayer son propre sac et celui de ses hommes. Ce dernier a l'aspect fort lourd parce qu'il porte tout, y compris la musette ; cependant il m'a paru moins pesant que notre havresac ; il porte très bas sur les reins, ce que, personnellement, je trouve fort incommodé, douloureux même dans une longue marche.

Comme Ricken est fort en arrière de la position défensive adoptée par le commandant de la IV^e division, nous nous portons à pied au sud de la route Ricken-Wattwil, à 1200 mètres environ à l'est de Kappel. De là, on voit toute la vallée de la

Thur, depuis Wattwil jusqu'à Ebnat. A l'est de la Thur, le terrain s'élève de 500 mètres, formant un très grand glacis de prairies, coupées de bois de sapins qui constituent des couloirs descendant jusqu'à mi-pente, quelques-uns plus bas; ce glacis est semé de nombreux chalets. Au pied, s'étend le fond de la vallée, formant une plaine de un kilomètre environ de largeur. Puis le terrain remonte vers nous, présentant d'ailleurs le même aspect qu'en face, plus boisé cependant.

L'infanterie de la IV^e division garnit le bas des pentes; nous n'en voyons que de faibles parties. A notre gauche, sur un petit plateau au sud de la route de Ricken-Wattwil se trouvent 3 batteries de la IV^e division, qui font face à Ebnat et tirent sur de l'infanterie que nous ne voyons pas. A notre droite, une autre batterie de la IV^e division est placée sur une arête du terrain dans des abris très complets et très bien faits qu'elle a construits pendant la nuit. Pour occuper cette position, la batterie a dû amener ses pièces seules, sans avant-trains, à la prolonge, à bras d'hommes. Dans quelques instants, cette même batterie sera obligée de partir de la même manière avec l'aide des hommes d'une compagnie du génie; la solidarité des deux armes fut parfaite en cette occasion. Cette retraite à la prolonge fut intéressante au point de vue du mouvement; mais, exécutée lorsque l'infanterie adverse se trouvait déjà à 500 mètres, elle eût été absolument impraticable, d'autant plus que la batterie avait à faire une marche de flanc de plusieurs centaines de mètres sous le feu pour rejoindre la route où se trouvaient ses avant-trains. Nous avons vu plusieurs fois, dans le cours des manœuvres, des batteries occuper forcément de pareils emplacements où elles n'auraient eu d'action réellement efficace qu'en se sacrifiant; autrement elles auraient dû quitter la place avant d'avoir agi utilement. Le terrain des manœuvres de cette année est fort peu favorable à l'emploi de l'artillerie de campagne, les mitrailleuses et les pompoms y seraient tout indiqués.

Non loin de la batterie et sur la même arête, le long de laquelle elle a fait une tranchée, se trouve une section d'infanterie qui tire sur une infanterie ennemie s'infiltrant à travers bois. On en aperçoit seulement de temps en temps quelques éléments. Le tir de la section n'est pas conduit par son chef, probablement à cause de l'insuffisance du nombre des cartouches: chaque homme tire comme il veut. Je remarque avec quelle habileté

ces tireurs profitent des moments où les fantassins ennemis sont plus visibles pour nuancer intelligemment leur feu; ils savent user de l'initiative qui leur est laissée. Je n'ai jamais vu appliquer aux manœuvres l'indication suivante, si judicieuse, des instructions suisses sur la conduite du feu : « Pour limiter la consommation de la munition à blanc, dans les exercices de combat et dans les exercices en campagne, et pour permettre cependant de donner une durée assez longue à la représentation du feu pendant le combat, il faut faire consommer chaque jour, dans chaque groupe, par un seul homme, toutes les cartouches dont cet homme dispose pour la période. »

Nous avons fait les mêmes recommandations jadis à la XVII^e brigade d'infanterie, puis au XX^e corps d'armée. C'est la seule manière d'apprendre aux chefs de section à conduire le feu. Je ne sais pas pourquoi les Suisses qui le font aux écoles d'instruction ne le font pas aux grandes manœuvres.

Du côté de l'ennemi, une seule batterie est en position au beau milieu de la plaine; cette batterie eût été écrasée avant d'avoir ouvert le feu. Quant à l'infanterie, l'action n'est encore dessinée qu'entre Kappel et Ebnat, mais le terrain est si couvert que nous ne saissons l'action que par le bruit de la fusillade.

L'infanterie de la IV^e division garnit les pentes descendant vers Kappel, mais elle utilise médiocrement les bois qui masqueraient ses mouvements de retraite. Placées en terrain découvert, les unités d'infanterie ne surveillent pas les boqueteaux qui les environnent. La sanction ne tarde pas : un peloton de la IV^e division, servant probablement de soutien à une troupe engagée, est couché tranquillement dans une clairière lorsqu'une compagnie ennemie débouche inopinément d'un bois à droite, à 20 ou 30 mètres au plus, exécute un feu rapide de très courte durée et se précipite à la baïonnette ; la surprise était complète. Un pareil incident, qui n'est pas isolé d'ailleurs pendant les manœuvres, indique ou une négligence du commandement à faire surveiller les couverts voisins, ou l'inaptitude des patrouilleurs à remplir le rôle de surveillance, ou à ce fait que les patrouilleurs chargés de leur sac ne peuvent prévenir à temps.

Voici maintenant l'aile droite de l'ennemi qui commence à déboucher au nord de Kappel. Ce débouché est intéressant. L'infanterie, après avoir gravi du côté masqué à notre vue les crêtes à l'est de la Thur, profite habilement des couloirs des

bois pour s'approcher le plus possible du fond de la vallée ; au bas de chaque couloir, les hommes sortent isolément, puis vont se grouper derrière des maisons. Enfin, il faut traverser la plaine découverte : l'infanterie forme alors une première ligne de tirailleurs à trois pas environ qui s'épaissit peu à peu jusqu'au coude à coude ; en arrière de cette chaîne, à 300 mètres au plus, une seconde ligne déployée comme la première ; en arrière, rien. Cette disposition est vicieuse, car la deuxième ligne forme ainsi un panneau objectif à l'artillerie adverse ; elle est très vulnérable aussi aux feux d'infanterie qui, dirigés sur la première ligne, forment en arrière une nappe à peu près uniforme. Un incident nous fit voir un autre inconvénient de la formation déployée de la seconde ligne. Deux chaînes, d'une compagnie chacune, de la VIII^e division ont leur droite à la route sud de Ricken à Wattwil ; elles ont derrière elles leur deuxième ligne (deux compagnies) déployée ; les deux compagnies de tête, qui se touchent, sont néanmoins séparées par une légère croupe qui forme obstacle aux vues. La compagnie de gauche a son flanc gauche en l'air et *non surveillé*. Tout à coup, des fractions de la IV^e division, parties de la hauteur sur laquelle nous nous trouvons, et se glissant sans être vues à travers les boqueteaux et les vergers, viennent brusquement, à 50 mètres au plus, contre-attaquer la compagnie de gauche de la VIII^e division, la surprenant en flanc et en arrière ; la deuxième ligne déployée, pas plus que la première, ne peut faire face au danger. J'estime que cette contre-attaque, exécutée même avec des forces très faibles, aurait complètement déblayé le terrain, d'abord les deux compagnies de gauche (1^{re} et 2^e lignes), ensuite les deux autres sur lesquelles elle serait arrivée à bout portant sans être vue. Si la deuxième ligne avait été disposée en ligne de sections par le flanc, la contre-attaque eût été immédiatement reçue à coups de fusil et contre-attaquée elle-même sur son flanc droit. Si le flanc des compagnies déployées avait été bien surveillé, c'eût été encore mieux.

Sous la pression de la VIII^e division, la IV^e recule lentement dans la vallée de Ricken. Le groupe de batterie placé à notre gauche se retire par échelons au pas, et il continue son mouvement au pas, même lorsqu'il est sur la route et qu'il a dépassé son infanterie ; dès lors ce groupe ne pourra plus prendre position à temps pour protéger la retraite.

L'infanterie se retire aussi par échelons ; mais l'échelon en arrière, au lieu de faire tête au premier point d'appui qu'il rencontre, continue sa marche pendant près de 500 mètres et prend une position d'où il n'a que des vues très courtes et d'où il ne peut plus appuyer de ses feux la retraite de l'échelon avancé. Ce manque de solidarité m'a beaucoup frappé.

Enfin, l'aile droite de la VIII^e division, qui attend probablement l'effet du mouvement enveloppant de la gauche, stoppe et l'action traîne jusqu'à la fin de la manœuvre, qui ne tarde pas.

Nous voyons, en arrière, deux modes de transmission des ordres et renseignements ; d'abord entre le Hüttenbühl et Ricken, par des appareils héliographiques ; ce procédé ne paraît pas très en faveur auprès des officiers auxquels nous avons causé. Pourtant, en pays accidenté, il semble bien pratique. On lui reproche sa lenteur, qui tient peut-être à un alphabet défectueux ou à l'insuffisance de préparation du personnel. Nous remarquons ensuite une transmission par une chaîne d'hommes postés à 15 ou 20 mètres les uns des autres ; ces hommes, qu'on n'a pas déchargés de leur sac, courrent lourdement ; la transmission est encore plus lente et absorbe un très nombreux personnel de combattants.

Quelle différence avec la rapidité de transmission dans nos bataillons de chasseurs des Vosges, notamment dans le vingtième bataillon !

Je crois que le service à terme trop court ne permet pas de former les spécialités, patrouilleurs, éclaireurs, transmetteurs, etc. Sous ce rapport, je suis d'avis que l'augmentation de la durée de l'école de recrues d'infanterie s'impose dans l'armée suisse.

En rentrant à notre nouveau gîte de Rapperswil (2 kilomètres sud-ouest de Jona), nous rencontrons d'abord un assez long convoi de voitures d'approvisionnement sous le commandement d'un officier du train. La route est étroite, mais toute la partie gauche en est libre et nous doublons sans peine la colonne, sans entendre ces cris si souvent répétés « prenez votre droite » ; toutes les voitures marchent strictement à leur distance et sur la partie droite du chemin. Quelques voitures-cuisines d'artillerie, à deux roues et à limonière (modèle ancien), sont accrochées à l'arrière d'un char d'approvisionnement, for-

mant ainsi une voiture à six roues. Nous n'avons vu aucune cuisine attelée isolément.

Nous doublons ensuite plusieurs ambulances; toutes marchent, comme le convoi, dans l'ordre le plus parfait. A chaque ambulance sont attachés quatre médecins non montés, qui forment le premier rang de quatre de la petite colonne d'infirmiers; tous sont dans la tenue la plus correcte: vêtements boutonnés, jugulaire sous le menton, et pourtant la chaleur est très forte. Mais l'exemple est donné par les chefs.

Chaque ambulance a une voiture-cuisine; l'une d'elle fonctionne sur la route; le cuisinier, alimente le foyer avec le bois, sans arrêt de la voiture.

JOURNÉE DU 8 SEPTEMBRE

Esquisse générale de la manœuvre.

Le 7, la IV^e division a reçu l'ordre de se retirer sur Goldingen et Wald afin d'empêcher les forces ennemis de pénétrer, par Wald, dans l'Oberland zurichois; la VIII^e division doit attaquer.

La IV^e division a pris une position défensive sur une ligne de hauteurs, direction générale sud-nord, entre Wald et Goldingen; elle a déployé son infanterie au pied des pentes, conservant deux régiments en réserve en arrière du centre; l'artillerie prend position à l'aile droite, vers Goldingen, les mitrailleuses à l'aile gauche; des retranchements rendent la position très forte.

La VIII^e division attaque, suivant les mêmes principes que la veille, formant trois colonnes entre lesquelles les forces sont réparties. Après une lutte d'artillerie d'assez courte durée, les colonnes s'avancent à l'attaque, mais la manœuvre cesse avant que le combat ait pris toute son intensité.

Relation personnelle.

Nous quittons Rapperswil par le chemin de fer et descendons à Wald où se trouve un petit train de ravitaillement. En principe, les troupes doivent vivre sur les ressources de leurs cantonnements; en cas d'insuffisance seulement, elles télégraphient à Rapperswil, centre administratif, pour réclamer ce qui leur manque; c'est surtout de l'avoine et un peu de viande. Les voi-

tures de réapprovisionnement des corps, grands camions réquisitionnés, attelés de deux forts chevaux, viennent recevoir les denrées ; la distribution se fait vite, avec ordre et méthode.

De Wald, nous nous rendons sur la hauteur du Hittenberg, centre de la position défensive, à trois kilomètres au N.-O. de Goldingen. L'infanterie de la IV^e division, déployée en bas des pentes, est masquée par les bois ; en arrière de nous, les deux régiments de réserve sont couchés en plein soleil — et il fait très chaud — tandis que des bois se trouvent de tous côtés autour des rassemblements. Pourquoi n'y a-t-on pas mis les hommes à l'ombre ? On nous dit que c'est pour avoir les soldats mieux en mains. Cependant la surveillance est bien facile dans ces bois de sapins.

En face de nous, nous avons les hauteurs d'Oberholz, Neusschwend par où doit déboucher une partie de la VIII^e division ; ces hauteurs se présentent de la manière suivante : des couloirs de bois, comme ceux du débouché sur la Thur, descendant non plus seulement à mi-pente, mais presque jusqu'au fond du vallon ; ils forment, pour les assaillants, de merveilleux chemins d'approche défilés. De plus ces coulées sont reliées entre elles par des coupures naturelles, suivant à peu près les courbes de niveau : ce sont des haies, de petites rides du sol nettement visibles, des chemins avec fossés, etc. Dès lors, des tirailleurs descendus par les coulées boisées, sans se montrer, pourraient garnir, presque invisibles encore ces points d'appui naturels successifs et aider au besoin de leur feu les camarades qui descendraient plus bas. Les troupes de la IV^e division, ainsi que nous-mêmes, n'auraient dû voir, pour ainsi dire, aucun fantassin ennemi. Contrairement à ce qui se passa la veille, l'attaque sembla systématiquement éviter les couverts et parcourut, bien visible, les parties découvertes qui formaient, entre le noir des bois et des haies, comme les grandes cases vertes d'un damier. L'infanterie assaillante progressait par compagnies, dans les formations les plus diverses : quelques unités sur deux lignes déployées toutes deux ; une compagnie avait deux sections déployées et deux sections en file par un en arrière de son aile gauche ; d'autres marchaient en ligne de sections par quatre, par deux ou par un ; nous avons même vu une section marchant en bataille sur deux rangs. La diversité de ces formations s'expliquerait, selon moi, par ce fait que l'artillerie de la IV^e divi-

sion, vers Goldingen, prenait en flanc les glacis parcourus, battus de face par l'infanterie. Le problème était donc très difficile à résoudre en négligeant les couverts comme on le fit. Dans ces conditions, l'attaque n'aurait pu réussir que grâce à une supériorité écrasante d'artillerie et ce n'était pas le cas.

Ce mouvement offensif, si difficile, était naturellement assez lent. Placés près des deux régiments de réserve, nous nous attendions à voir une belle et puissante contre-attaque ; malheureusement, la cessation de la manœuvre sonna avant le moment opportun. La fatigue des troupes et le temps nécessaire à la critique qui devait suivre expliquent la décision du directeur de la manœuvre.

Après la critique, en rentrant à pied à Wald, nous avons doublé sur la route un bataillon d'infanterie, se rendant à son cantonnement. Nous marchions nous-mêmes, en partie à travers champs, à la vitesse de 4800 mètres au maximum, et nous avons doublé en 14 minutes le bataillon qui devait avoir au moins 250 mètres de longueur ; cela porte la vitesse de cette infanterie à 3720 mètres en 50 minutes. D'après les indications des règlements suisses, l'infanterie doit faire normalement 4500 mètres en 50 minutes et atteindre parfois 5500 mètres. Nous n'avons jamais constaté une pareille vitesse *sur les routes*.

Au retour, nous avons rencontré un camion automobile en expérience pour les services de l'arrière ; il marchait, moyennement chargé, sur une pente légèrement ascendante, à une vitesse que j'estime à 12 kilomètres à l'heure. Il paraît que ce camion, chargé de 2500 kilos, a été essayé l'hiver dernier, dans une reconnaissance faite au col des Rangiers (près Porrentruy) et qu'il a marché à la vitesse moyenne de 15 kilomètres sur une route couverte de 40 centimètres de neige.

II. Manœuvres de corps d'armée.

a) *Composition des troupes.* — Les 10 et 11 septembre, le IV^e corps d'armée de composition normale (sans la brigade de landwehr), a pour adversaire une division de manœuvre (colonel Wyss), constituée de la manière suivante :

2 brigades d'infanterie, chacune de 2 régiments à 3 bataillons ;
2 bataillons d'infanterie des troupes du Gothard ; 1 régiment de cavalerie ; une compagnie de guides ; 2 groupes de 3 batteries

chacun ; 2 batteries de montagnes ; 2 compagnies de mitrailleurs à pied ; 1 bataillon du génie, etc.

Conformément aux habitudes suisses, le colonel von Techtermann, commandant le I^{er} corps d'armée, qui doit faire les grandes manœuvres l'année prochaine, est directeur des manœuvres cette année ; il a pour arbitre des officiers de son corps d'armée qu'il a préparés, préalablement, à leurs fonctions, dans un voyage d'état-major exécuté avant les grandes manœuvres.

b) *Hypothèse générale.* — L'hypothèse générale est la continuation de la précédente. Le IV^e corps tout entier fait partie de l'armée rouge ; la division de manœuvre, de l'armée bleue.

Cette dernière, repoussée dans les journées précédentes, a porté sur son aile gauche un corps d'armée renforcé qui a passé la nuit du 9 au 10 en arrière de la ligne Saland (sur la Töss) et Stäfa (sur le lac de Zurich) ; le front de l'armée se prolonge vers le nord par Turbenthal et au delà ; le commandant a résolu *d'attendre sur cette ligne fortifiée* l'attaque du gros de l'armée rouge. La division de manœuvre fait partie de l'aile gauche de l'armée bleue et occupe le front Grüningen, Wetzikon, se reliant à droite et à gauche aux avant-postes de détachements supposés. Cette division est donc encadrée des deux côtés. Elle a l'ordre de s'opposer avec toutes ses forces, à la marche de l'adversaire et de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

L'armée rouge a son aile gauche qui s'étend de Sternenberg jusqu'à Jona, sur le lac de Zurich ; le front de l'armée rouge se prolonge vers le nord par Bichelsee et au delà. Le IV^e corps d'armée fait partie de son aile gauche ; il doit attaquer, le 10, par la route de Gischwil, Hinwil et la route Wald, Dürnten, afin de faciliter le débouché des autres troupes. Le IV^e corps est lui-même encadré par des détachements supposés, à droite et à gauche.

JOURNÉE DU 10 SEPTEMBRE

Esquisse générale de la manœuvre.

Conformément aux ordres donnés et à la situation tactique, le IV^e corps se porte en avant vers l'ouest en deux colonnes : la IV^e division, par Gyrenbad, sur Hinwil, avec un régiment de flanc-garde à droite ; la VIII^e division sur Dürnten. D'autre part, la division de manœuvres, après avoir pris une excellente

position de rassemblement en arrière de sa ligne de défense et bien qu'elle fit partie d'une ligne de bataille qui *attend* l'ennemi sur un *front fortifié*, se porte également en avant, vers l'est, en trois colonnes, la colonne de droite sur Hinwil, celle du centre sur Gyrenbad, par Wetzikon, celle de gauche sur Wappenswil (2 kilomètres au nord de Gyrenbad).

Entre la ligne Grüningen, Wetzikon et la ligne Dürnten, Hinwil, et plus au nord, s'étend une plaine quelque peu marécageuse; plus à l'est, le terrain devient brusquement extrêmement mouvementé et boisé.

La colonne du centre du parti bleu rencontre vers Gyrenbad la colonne du centre du parti opposé; elle est refoulée, mais peut se retirer facilement et lentement. La colonne de droite du parti bleu se butte aussi dans le massif montagneux à l'est d'Hinwil à la IV^e division qui est momentanément obligée de plier. Mais toute la VIII^e division, qui n'a rien rencontré à Dürnten, marche sur Hinwil et prend en flanc et par derrière la brigade de droite du parti bleu qui se trouve dans la situation la plus critique. La confusion est complète; les troupes se mélangent dans ce chaos de ravins et de collines boisées; la colonne de droite du parti bleu eût été, effectivement, détruite.

Fort habilement, le directeur de la manœuvre répare le désordre; il ordonne à la division de manœuvre de se porter en arrière pour prendre une nouvelle position défensive entre le Greifensee et le Pfäffikersee, lui laisse le temps nécessaire et lâche ensuite le IV^e corps. La manœuvre est arrêtée assez tard, lorsque l'action est fortement engagée sur le nouveau front.

Evidemment, la situation tactique, telle qu'elle découlait d'un thème très clair, imposait, le matin, à la division de manœuvre de rester sur sa position bien fortifiée et d'attendre, avec de fortes réserves, le moment de passer à la contre-offensive.

Relation personnelle.

En arrivant à Dürnten, nous voyons passer dans le village un régiment de dragons du parti rouge; il marche par trois, au trot; l'allure est bien réglée, les distances sont observées, les chevaux calmes, conduits par le filet n'y prennent pas le point d'appui. A peine le régiment est-il passé que l'on entend des coups de feu dans la direction qu'il a prise. Ce sont les dragons qui s'engagent avec l'avant-garde de la colonne bleue de

droite ; ils agissent uniquement par le feu ; un homme sur deux seulement descend de cheval, ce qui donne peu de fusils pour les trois escadrons ; les chevaux haut le pied sont maintenus très près des tirailleurs ; ils auraient subi de fortes pertes. Le parti bleu déblaie le terrain avec deux compagnies environ ; celles-ci, aussitôt leur tâche terminée, se reforment très vite et rejoignent leur colonne dans Hinwil même.

Cette marche à travers les hautes herbes mouillées par la pluie est extraordinairement rapide ; bien que non chargés, nous avons peine nous-mêmes à suivre. Plus tard, la même observation s'appliquera aux troupes de la VIII^e division que nous suivrons dans le massif si profondément raviné et boisé où se produit l'action ; la vitesse de l'infanterie suisse en terrain accidenté est extraordinaire.

La colonne bleue qui passe à Hinwil comporte une brigade ; cette fois, l'avant-garde est complètement soudée au gros ; le ralentissement de l'avant-garde par l'action de la cavalerie rouge n'explique ce fait que si la distance du gros à l'avant-garde était, à l'origine, extrêmement faible. Et voilà une colonne qui va s'engager sans avant-garde, sans autre service de sûreté que des patrouilles, dans une région propre à toutes les surprises ! La suite de la manœuvre fait mettre le doigt sur la plaie. La retraite de la brigade bleue d'Hinwil eût été autrement facile, si, au moment où l'avant-garde seule était engagée dans le massif montagneux, la tête du gros arrivait seulement à Hinwil. Le mouvement enveloppant de la VIII^e division n'eût pu se produire. Je ne cesserai de répéter à mes jeunes camarades de l'armée française : ayez des avant-gardes à bonne distance et utilisez-les ; autrement dit, appliquez notre décret sur le service des armées en campagne et n'allez pas chercher outre-Rhin des théories qui ne peuvent s'appliquer qu'à une armée ayant une supériorité numérique considérable et qui a pour doctrine le déploiement prématuré en vue de l'enveloppement. Nos conditions d'organisation et d'effectif ne nous permettent pas un tel abandon des principes immuables.

Nous pénétrons dans le massif témoin de la lutte : deux batteries bleues tirent, par un brouillard assez épais, sur des buts à peine distincts ; les commandements des capitaines sont faits correctement, le service des pièces s'exécute avec ponctualité. Peu après, deux chaînes de tirailleurs, face à face, à 200 mè-

tres, se fusillent sans qu'aucune songe à l'attaque ; cela se comprend, car elles sont séparées par un ravin extrêmement profond dans lequel l'assaillant perdrait tout son élan et d'où il ne sortirait plus. Nous suivons ensuite deux compagnies de la VIII^e division qui sont à l'aile marchante du mouvement enveloppant ; la compagnie de tête est déployée en tirailleurs coude à coude ; l'autre compagnie suit à 150 mètres dans la même formation ; l'un des inconvénients de cette disposition se dévoile alors : en suivant la première ligne, la deuxième fait traverser à ses hommes un ravin extrêmement abrupt et profond, au prix d'une grande fatigue ; formée en quatre petites colonnes, cette compagnie aurait pu suivre un chemin tracé le long d'une courbe de niveau qui contournait la tête du ravin, à hauteur de l'aile droite de la compagnie de tête ; on eût évité de la sorte un grand effort au personnel si lourdement chargé.

A partir de ce moment, la manœuvre sur cette partie du terrain devient de plus en plus incohérente ; les troupes des partis sont mélangées. Cependant un bataillon ou un bataillon et demi d'infanterie de la brigade de manœuvre donne l'assaut aux deux compagnies que nous suivons, déployées toutes deux sur le bord d'un talus qu'elles ont bien utilisé. Cet assaut est exécuté par une ligne de tirailleurs de trois compagnies environ, coude à coude, sans soutien en arrière, suivie de très loin par trois compagnies de réserve environ. Cet assaut aurait certainement échoué, et la réserve, arrivant tardivement, n'aurait pu rétablir les affaires. Dans ce mouvement, les assaillants ont montré, en tous cas, de l'entrain et de la gaieté ; on voit qu'ils eussent été heureux, une fois, par hasard, de jouer de la baïonnette.

C'est alors qu'une suspension de la manœuvre permet au directeur de remettre tout en ordre et de faire recommencer le combat, dans des conditions vraisemblables, vers Wetzikon.

Sur le nouveau terrain, nous abordons l'aile gauche de la VIII^e division, où sont déployées trois batteries faisant du tir masqué contre une batterie de mitrailleuses qu'elles enfilent à 1200 mètres environ et contre des buts insignifiants qui ne méritent pas le coup de canon. La pente sur laquelle se trouvent les pièces étant très raide, certaines d'entre elles ne pourraient tirer qu'à de très grandes distances. Sur de pareilles positions, qui se présentent fréquemment dans la région où nous sommes, l'artillerie masquée ne pourrait dérober ses lueurs aux vues de

l'adversaire et les batteries opposées auraient à battre une très faible profondeur en arrière de la crête couvrante. Dans ces conditions, on peut se demander si les avantages d'un défillement si précaire compensent les inconvénients qui en résultent pour la conduite du feu et l'impossibilité de tirer aux petites distances; je ne le pense pas.

La lueur des mitrailleuses de la division de manœuvre déployées sur une lisière de bois est très visible et forme un but facile à atteindre par les batteries.

En avant du groupe de batteries se trouve un ravin boisé, très profond, que personne ne surveille; nous l'avons constaté en nous y portant nous-mêmes. La sanction de cette faute ne se fait pas attendre longtemps: à un instant donné, la lisière de ce ravin se garnit d'infanterie ennemie qui tire à 100 ou 150 mètres sur les batteries qui n'ont aucun soutien. Le groupe se trouve ainsi dans une situation fort critique. On appelle en hâte une compagnie de mitrailleuses à cheval qui arrive au galop, mais trop tard; l'infanterie a produit son effet et a disparu; du reste, la mise en batterie de ces mitrailleuses sous le feu d'infanterie à si courte distance eût été impossible. La mise en batterie des mitrailleuses à 100 mètres environ en avant du point où les chevaux se sont arrêtés, fut faite très lestement: deux hommes décrochent la pièce et la portent à sa position; un seul reste auprès d'elle pour le service, le second se couche à quelques pas en arrière. L'aisance et la rapidité des allures du détachement de mitrailleuses tiennent à ce que, la bouche à feu étant placée à hauteur du flanc du cheval, le centre de gravité du chargement est très bas; chaque cheval de munition porte 2000 cartouches.

Peu après la mise en batterie des mitrailleuses, la manœuvre cesse.

Au retour, nous rencontrons, assez loin de Wetzikon, une compagnie bleue qui a perdu sa division et nous demande des renseignements pour la retrouver. Dans la confusion du matin, ce ne doit pas être là un fait isolé.

JOURNÉE DU 11 SEPTEMBRE

Esquisse générale de la manœuvre.

L'hypothèse générale se poursuit, l'aile gauche de l'armée bleue a dû reculer et la division de manœuvre se conformant au

mouvement général de cette aile choisit, pour faire tête à l'ennemi, une série de hauteurs qui s'étendent au nord de la route de Fehrltorf à Volkestwil, dont la partie gauche est très boisée ; la partie droite est plus découverte ; elle est précédée d'un petit mamelon sur lequel on pousse un bataillon en avant-ligne. Toute la position est fortement consolidée par des tranchées-abris, des abris pour pièces et des défenses accessoires. Deux régiments sont conservés en réserve, l'un vers le centre, l'autre vers l'aile droite ; le reste est déployé dans les ouvrages.

Le IV^e corps d'armée marche à l'ennemi en quatre colonnes : la IV^e division, à droite, forme deux colonnes, dont celle de droite marche sur Fehrltorf par Wetzikon et la rive sud du Pfäffikersee, avec une flanc-garde sur l'autre rive ; la VIII^e division, en deux colonnes aussi, celle de gauche marchant sur Volkestwil par la rive nord du Greifensee. C'est donc toujours le même dispositif : des colonnes parallèles, sans réserve générale, sans profondeur, selon les doctrines allemandes.

L'attaque commence par la IV^e division qui progresse fort lentement dans les bois ; la VIII^e, d'abord contenue de front, exécute un grand mouvement tournant entre Volkestwil et Schwerzenbach, enveloppe l'aile droite de la défense et se prolonge par derrière, mettant ainsi la division de manœuvre dans une situation très délicate. Au moment où les troupes débordées de la défense se retirent, le régiment en réserve à l'aile droite exécute une brillante contre-attaque contre l'aile enveloppante de l'assaillant. Cette contre-offensive aurait, je le pense, laissé à la division la possibilité de se retirer sans être gravement inquiétée. Dans la réalité, aussi, le mouvement tournant de la VIII^e division n'aurait probablement pas pu s'exécuter, car n'oublions pas que la division de manœuvre était supposée *encadrée* des deux côtés. L'occupation de Schwerzenbach par le détachement bleu qu'elle avait à sa droite eût été un obstacle sérieux au mouvement tournant. Il y eut là, comme la veille, un oubli de la situation pourtant bien établie par le thème général.

Relation personnelle.

Nous restons, pendant toute la manœuvre, sur la partie droite de la position défensive de la division de manœuvre. Cette aile a la forme d'un plateau qui s'étend du N.-O. au S.-E. sur une longueur de 2500 mètres environ ; au N.-E., le plateau est étroit

et se termine par un piton coté 502 qui domine la vallée d'une trentaine de mètres ; du N.-O. au S.-E., le plateau s'élargit et se relève graduellement ; à la partie S.-E., il est coté 531 et présente une largeur de 400 mètres au moins ; en arrière, se trouvent des bois. Tout le plateau est garni de tranchées profondes qui en longent le bord et contournent la partie élargie, formant ainsi comme un immense bastion, dont la face droite, la plus longue, est précédée d'une petite croupe cotée 515 sur laquelle la défense a porté un bataillon en avant-ligne. Cette dernière disposition est justifiée car, dans la plaine par où doit s'avancer l'ennemi, la forêt du Hard étend ses couverts jusqu'à 400 ou 500 mètres de la susdite croupe. L'artillerie occupe le piton 502, à l'extrême droite. Le village de Volketswil, en avant de l'aile droite, n'est pas occupé ; il constituerait cependant un excellent point d'appui ; probablement on ne veut pas inquiéter ou gêner la population.

Pendant que nous visitons en détail cette partie du front, l'action s'engage assez vive à l'aile gauche, mais l'assaillant progresse très lentement, ce qu'explique la nature boisée de cette aile. Cependant l'action du IV^e corps se prolonge peu à peu au nord de la forêt du Hard, contre l'avant-ligne, puis elle s'étend de plus en plus vers la droite ; en même temps, une fraction d'infanterie de l'assaillant prend en enfilade la partie du plateau sur laquelle nous nous trouvons ; cette fraction est vigoureusement contrebattue par les défenseurs du flanc gauche du grand bastion. A ce moment le combat de feu prend une grande intensité sur la partie S.-E. du plateau. J'examine spécialement le tir des compagnies déployées dans les tranchées ; le tir est individuel, comme le 6 ; on n'exécute aucun feu de subdivision. Je remarque le soin avec lequel chaque tireur, sans pourtant être surveillé, place sa hausse, vise et conserve, pendant le chargement de son arme, l'œil fixé sur l'objectif. La durée de la visée est longue ; on voit que le tireur opère comme il le ferait dans la réalité. Les fantassins au feu n'ont pas le souci de ramasser leurs douilles de cartouches. Cependant le capitaine est autorisé à distraire quatre hommes *au plus* qui, déchargés de leur havresac et munis de sacs en toile, ont pour fonction de ramasser les étuis et les chargeurs qui sont reversés à l'administration et payés 0 fr. 30 par kilo, au profit des ordinaires. Cette mesure semble bonne ; elle laisse le tireur tout à son affaire, sauve-

garde les intérêts de l'Etat et en même temps ceux des compagnies.

A l'extrême droite, l'artillerie de la défense, qui a beaucoup tiré le matin sur des objectifs insignifiants, semble avoir épuisé ses munitions ; elle n'appuie pas la contre-attaque si opportunément lancée sur l'aile assaillante. Comme les jours précédents, elle se retire trop tard et eût été compromise. Elle aurait dû, à mon avis, se retirer à temps pour se trouver, au moment de la contre-attaque, à 1000 mètres environ au nord du piton 502, d'où elle aurait pu appuyer vigoureusement la contre-offensive. Mais il fallait pour cela que ce mouvement offensif fût prévu et *préparé* en temps voulu. Cela était-il réalisé ?

Dans cette journée, le bataillon à l'avant-ligne s'est fort bien dissimulé jusqu'au moment où l'attaque a débouché de la forêt ; l'assaillant semble en avoir eu quelque surprise. Ceci s'explique soit par l'insuffisance de son service de patrouilles, soit par le manque d'avant-garde. La position du grand plateau a été pré-maturément occupée et par des forces trop importantes surtout sur la face qui se trouvait en arrière de l'avant-ligne, tant que celle-ci n'était pas délogée.

Pendant la contre-attaque, la retraite ordonnée aux défenseurs du plateau s'est exécutée avec une promptitude étonnante et un ordre parfait ; décidément le fantassin suisse a des ailes à travers champs. Les troupes suisses, dans la défensive tout au moins, ne craignent pas de remuer beaucoup la terre ; elles le font d'autant plus volontiers qu'elles n'ont pas à remettre le terrain en état après la manœuvre ; ce soin est laissé aux propriétaires qui en sont du reste largement indemnisés. Je n'ai vu, dans aucun cas, l'offensive s'abriter momentanément en se creusant des abris ; pourtant c'eût été parfois tout indiqué. Peut-être le temps consacré à la manœuvre ne le permettait-il pas ?

La critique faite par le commandant du 1^{er} corps d'armée a été très sobre et très juste.

En rentrant, nous avons eu le loisir d'examiner l'aile gauche de la position défensive. On y avait simulé des travaux défensifs extrêmement développés : toutes les lisières de bois sont garnies de fils de fer, l'intérieur en est rempli de torpilles et de mines, indiquées par des poteaux ; je doute que le temps eût permis, en réalité, une pareille débauche de défenses accessoires. Du reste, de bons abatis, qui se font si facilement et si vite sur

des surfaces considérables, me paraissent des obstacles plus sérieux et plus pratiques que toutes ces défenses qui ne protègent que des points isolés ou des lignes sans profondeur. Dans une nuit, deux bataillons d'infanterie bien outillés et un bataillon de génie auraient largement suffi à transformer en obstacle passif tous les bois de l'aile gauche. Dans ces conditions, une poignée d'hommes auraient tenu l'attaque une journée entière dans cette partie du front. L'assaillant aurait dû alors étendre son mouvement et s'affaiblir par conséquent. Je crois que l'on n'a pas encore suffisamment apprécié le parti que l'on peut tirer de la transformation des bois en obstacles passifs et cela parce que, faute de pratique, on s'exagère beaucoup la difficulté de cette opération et le temps qu'elle réclame. Cette observation ne s'applique pas seulement à l'armée suisse ; elle est plus générale.

Observations et conclusions.

Une première remarque importante s'impose à nos réflexions. Les troupes qui exécutent la manœuvre bien que comportant de grosses unités, division ou corps d'armée sont *encadrées*, font parti d'un tout, d'une armée¹. Cette méthode est excellente aussi bien aux grandes manœuvres que dans les exercices des petites unités, jusqu'à la compagnie inclusivement. En effet, lorsque deux détachements opposés sont supposés isolés, chacun des chefs de parti a tout son esprit absorbé par le problème stratégique : attaquera-t-il de front, tournera-t-il par la droite ou par la gauche ? Après l'exercice, la critique porte presque uniquement sur la solution stratégique adoptée, au grand détriment de l'instruction des troupes en vue de la bataille. C'est la bataille que nous devons principalement envisager et, dans la bataille, les généraux de division, les commandants de corps d'armée eux-mêmes n'auront que très exceptionnellement un problème stratégique à résoudre ; l'emploi tactique de leurs troupes est le principal pour eux et c'est sur cet emploi judicieux que doit porter le premier effort du haut commandement. La stratégie s'étudie plus spécialement dans les exercices sur la carte et les voyages d'état-major. Eh bien, de tous les thèmes de manœuvres

¹ Cette idée de l'encadrement paraît bien enracinée dans les habitudes suisses car nous la retrouvons dans les instructions sur les écoles de recrues et de répétition, de l'infanterie.

qu'a publiés la *France militaire* en 1905, je n'ai vu que dans une seule brigade considérer les deux partis encadrés chacun dans un ensemble, faisant partie de la bataille. On ne peut considérer en effet comme encadrées des avant-gardes ou des flancs-gardes, rattachées, il est vrai, à l'origine, à une grosse unité. mais restant isolées pendant toute une journée d'exercice sans que l'action du gros se fasse sentir par une hypothèse quelconque. On ne fait encore là que de la haute stratégie !

Il importe que ce fâcheux errement disparaisse chez nous; faut-il donc passer la frontière pour prendre une leçon à cet égard ?

Ainsi, dans son hypothèse générale, la direction des manœuvres avait bien envisagé la *bataille*, pendant les cinq journées. Dans les deux dernières cependant, la situation n'a pas été parfaitement comprise par les exécutants : le 10, la division de manœuvre, encadrée de deux côtés, dans une ligne de bataille qui attend l'adversaire sur un front fortifié, se porte en avant contrairement à l'idée même du thème ; le 11, le IV^e corps exécute un mouvement tournant, sans se préoccuper que l'aile de l'ennemi qu'il enveloppe ainsi est appuyée à d'autres troupes qui prolongent le front de la position défensive effectivement occupée.

On peut éviter de pareilles erreurs de deux manières :

Ou bien orienter complètement les arbitres qui ne laissent pas alors les chefs de parti oublier l'idée maîtresse du thème ; ou bien simuler, par de faibles détachements munis de fanions, l'emplacement réel des fractions amies qui encadrent les unités considérées. Si le 10, par exemple, le commandant de la division de manœuvre avait vu occupés et fortifiés les villages de Kempten (500 mètres au nord de Wetzikon) et de Binzikon (500 mètres au sud de Grüningen), il n'aurait probablement pas eu la velléité de quitter la position Wetzikon-Grüningen, contre toute vraisemblance. De même le 11, si la VIII^e division avait su fortement occupé et défendu le village de Schwerzenbach, elle n'aurait pas glissé son aile gauche imprudemment entre cette localité et Volketswil.

Avec l'un ou l'autre de ces procédés, la manœuvre gagne beaucoup en vraisemblance, car la direction des manœuvres peut faire varier la situation en modifiant la répartition des détachements voisins des ailes de l'unité réellement engagée. J'ai

employé les deux méthodes ci-dessus ; la première est peut-être plus pratique, lorsque l'on a des arbitres parfaitement stylés.

Ceci m'amène à parler de l'arbitrage. Cette année on a essayé, aux manœuvres suisses, un nouveau mode de fonctionnement des arbitres. Ceux-ci, en nombre assez considérable d'ailleurs, étaient répartis entre les deux partis et chacun affecté à une unité. Cette manière de faire m'a paru défectueuse : les arbitres recevant l'ordre initial d'un seul parti — et souvent ils n'avaient pas reçu cet ordre le matin — sont insuffisamment orientés sur la situation générale, ce qui explique les fautes des 10 et 11 septembre ; d'autre part, affectés spécialement à une unité, ils sont souvent peu renseignés sur la situation des voisins de cette unité. En un mot, ils sont trop spécialisés.

Je préfère l'arbitrage tel que nous le montons dans la plupart de nos grandes manœuvres. Un arbitre en chef forme avec tous ses adjoints et leurs aides un centre où tout converge : instructions du directeur de la manœuvre, ordres initiaux des chefs de parti, autant que possible aussi ordres donnés sur le terrain par les chefs des différents groupements. A la réception des ordres initiaux pour la journée, l'arbitre en chef répartit la besogne entre ses adjoints, chacun d'eux aidé d'ailleurs d'un officier de grade peu élevé qui le renseigne sur les détails. Avant la critique, l'arbitre en chef centralise et résume verbalement tous les renseignements qu'il donne au directeur de la manœuvre. Le soir, il fait un rapport détaillé écrit, très complet, qu'il remet au directeur dans le but de lui faciliter une critique écrite s'il y a lieu.

J'ai mentionné que le directeur des manœuvres de corps d'armée était le commandant du I^{er} corps, qui doit exécuter les grandes manœuvres l'année prochaine ; les officiers supérieurs de son corps lui servent d'arbitres et il les prépare à leurs fonctions par un voyage d'état-major qu'il dirige lui-même avant les manœuvres. Cette méthode est générale en Suisse. De la sorte les observations faites chaque année portent leur fruit l'année suivante. De plus tous les officiers suisses et étrangers assistent à la critique ; celle-ci est publiée en grande partie dans les journaux ; de la sorte les fautes des uns servent aux autres, au profit de l'instruction et de l'unité de doctrine.

Le commandement.

Il est difficile, sans connaître la teneur exacte des ordres donnés et dans des manœuvres exécutées dans une région aussi difficile, aussi tourmentée, d'apprécier le haut commandement, depuis le commandant de corps d'armée jusqu'au commandant de régiment. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans les deux critiques qui ont eu lieu, l'une après les manœuvres de division, l'autre après les manœuvres de corps d'armée, j'ai entendu nombre d'observations fort justes ; nombre d'excellents conseils ont été donnés, indiquant que les chefs ont fait des études sérieuses, se tiennent au courant de tout ce qui s'écrit à l'étranger et réfléchissent.

Evidemment les doctrines allemandes sont en faveur en Suisse, entre autres en ce qui concerne le rôle restreint attribué à l'avant-garde, le déploiement prématûr et presque uniforme dans l'attaque en vue de l'enveloppement. Je crois que ces doctrines ne conviennent ni à la nature du pays, ni à la mission de l'armée helvétique ; c'est là purement et simplement une opinion individuelle que je soumets à la discussion.

Dans les manœuvres de cette année, ainsi que l'a très bien fait remarquer, dans sa critique, le colonel de Techtermann, commandant le I^{er} corps, la liaison des colonnes et la transmission des ordres ont été insuffisantes. Cela tient-il au commandement ou à une mauvaise organisation des services ? J'estime que la nature du terrain y est pour beaucoup aussi.

Un fait cependant m'a frappé : c'est le manque d'orientation générale chez les exécutants. Chaque chef d'unité ne semble être au courant que de ce qui se passe sous ses yeux. Le correspondant du *Berliner Tageblatt* en fait reproche aux officiers inférieurs et aux capitaines. Pour moi, c'est au commandement supérieur qu'incombe le devoir d'orienter tout le monde ; c'est lui qui porte la responsabilité du manque d'orientation que chacun a constaté. Evidemment, pour que tous connaissent bien les intentions du chef, il y a deux conditions à remplir : 1^o une liaison intime de pensée entre le chef et ses subordonnés, condition difficile à réaliser dans une armée non permanente ; 2^o une méthode particulière pour la rédaction et la transmission des ordres. L'officier subalterne, de sa propre initiative, ne peut que se relier à tous ses voisins ; il ne lui appartient pas de ré-

clamer une orientation générale que le chef ne lui a pas donnée.

Autant que j'ai pu en juger en suivant de petites unités, bataillon, compagnie, section, leurs chefs, majors, capitaines et lieutenants, sont bons. Ce qui leur manque, peut-être, c'est de trouver rapidement, automatiquement pour ainsi dire, une solution à chacun des problèmes qui se posent à eux; ceci demande une pratique journalière du métier; mais tous m'ont semblé réfléchir puis, après réflexion, adopter une solution satisfaisante, au moins dans l'unité encadrée. Ce qui leur manque en pratique semble compensé par l'ardeur, le désir de bien faire, la bonne volonté, le dévouement au bien public qui forment les caractéristiques du citoyen suisse, enfin aussi par l'intelligence des officiers qui sont recrutés, suivant les prescriptions du règlement, dans un milieu social instruit.

Nous avons fait remarquer plus haut que le service de sûreté au combat était souvent insuffisant. La responsabilité en incombe-t-elle aux officiers subalterne?

Peut-être. Cependant nous avons vu, le premier jour, un tout jeune lieutenant prendre, pour sa section, les précautions nécessaires. Le défaut ne proviendrait-il pas plutôt de l'insuffisance des patrouilles?

Un officier étranger a reproché aux lieutenants d'infanterie de ne pas conduire le feu de leur section aux manœuvres. Cette observation que j'ai faite aussi au cours de ces journées, est juste, mais je pense que la faute est imputable surtout au défaut de munitions, car la même explication peut s'appliquer presque à toutes les armées aux manœuvres. En sortant des écoles de tir, les jeunes officiers suisses me paraissent très aptes à diriger le feu de leur section. Il y aurait peut-être des mesures à prendre, par exemple celle qui se trouve dans le règlement suisse, et que j'ai mentionnée, pour faire exécuter, dans toutes les manœuvres, des feux de subdivision bien conduits; cela aussi bien en France qu'en Suisse.

Une autre cause de la valeur incontestable du commandement est la jeunesse des officiers: ils sont, en effet, nommés capitaine à 30 ans en moyenne, major commandant de bataillon à 34 ans, lieutenant-colonel commandant de régiment à 41 ans, colonel commandant de brigade à 45 ans... Aussi tous ces officiers sont vigoureux, alertes, véritables entraîneurs d'hommes.

Les sous-officiers (caporal et sergent) m'ont paru manquer

d'autorité. Dans tout le cours des manœuvres, je n'ai jamais vu aucun d'eux faire acte de commandement : ils sont dans le rang et ils y restent, opérant comme les hommes, sans seconder leurs officiers. Je pense en effet que la durée trop réduite du service ne permet pas de former des sous-officiers. *Mais, dirait-on, vous estimez qu'avec le service à court terme on peut faire de bons officiers subalternes, puisque vous les jugez tels en Suisse, et vous émettez une opinion contraire en ce qui concerne les sous-officiers ?* Parfaitemnt : avec une bonne instruction générale, une position sociale relativement indépendante, et une instruction théorique militaire développée, de l'intelligence et le feu sacré, on peut faire un bon officier. Le métier de sous-officier demande de la conscience et surtout une grande pratique des détails qui ne s'acquiert qu'avec le temps. Ainsi nos anciens engagés conditionnels, après avoir subi l'instruction réellement intensive et spéciale qui leur était donnée, faisaient, pour la plupart, de très bons officiers de réserve ; très peu d'entre eux eussent été des sous-officiers convenables et ceux qui comptent aujourd'hui sur les jeunes intellectuels, anciennement dispensés, pour faire des sous-officiers, se trompent étrangement. Les fonctions d'officier et celles de sous-officier sont essentiellement différentes et réclament des aptitudes différentes, surtout dans le combat moderne.

Le soldat suisse est très suffisant lorsqu'il est encadré ; il tire fort bien, il aime le tir, et constitue par suite un adversaire dangereux. Mais j'estime que la durée du service est trop faible pour former l'homme à tous les services où il se trouve isolé : sentinelle, patrouilleur, éclaireur, transmetteur d'ordres, etc. J'attribue principalement l'insuffisance du service de sûreté au combat à l'insuffisance même du personnel chargé de ce service. On envoie bien des patrouilles, des reconnaissances, mais elles ne fonctionnent ni bien ni vite. C'est une conséquence forcée du service à terme trop court.

Général LANGLOIS,
ancien membre du Conseil supérieur de la guerre.
